

Vers une société sans théologie ? Quelques thèses

Shafique Keshavjee

7 octobre 2010, Uni-Bastions, Genève

Introduction

Merci à Michel Kocher pour cette introduction et pour l'animation de ce débat.

Comme me l'a écrit une personne qui a fait partie du Conseil de Fondation toutes ces dernières années : « J'ai été très heureux de lire dans la presse que les questions que vous soulevez depuis déjà un certain temps au sein de l'Université sont enfin abordées de manière ouverte car elles le méritent ». Merci donc pour ce débat. Après le remerciement, je formule toutefois un regret et un étonnement. Je préfère les dire explicitement. Cela permettra d'aborder le débat de manière ouverte.

Regret. Si je suis devenu très critique à l'égard des Facultés de théologie dites « protestantes » en Suisse romande, c'est notamment en voyant le contraste avec ce qui se vit à Fribourg, à Bossey, à Chambésy, à Aix-en-Provence ou ailleurs. J'avais demandé qu'un professeur de théologie de Fribourg ou de Bossey participe aux débats de Lausanne et de Genève pour précisément apporter un *autre regard* théologique. Les organisateurs ont fait d'autres choix. Il est probablement significatif que pour parler de la place de la *théologie* dans la société je me retrouve, à côté de Mme Charlotte Kuffer, à débattre avec Pierre Gisel, un théologien qui dit que sa théologie se fait formellement philosophie, avec Ghislain Waterlot qui n'est pas théologien, mais philosophe (excellent d'ailleurs) et avec Andreas Dettwiler qui dit clairement que la théologie n'a pas pour but de susciter la foi. Pour moi, comme pour la majorité des théologiens chrétiens du monde, la théologie chrétienne a comme tâche de redécouvrir et de faire découvrir l'Évangile de manière intelligible, pertinente et ouverte. Et cela, à l'Université, dans l'Église et dans la société. Je regrette donc de devoir être seul ici à défendre cette position.

Etonnement. Ayant écrit tout un livre formulant mes réflexions et mes critiques sur la place de la théologie dans la société, je pensais qu'il serait au centre du débat, comme cela avait été le cas avec la sortie du livre de Pierre Gisel intitulé *La théologie*. Là encore, la volonté des organisateurs a été autre. Mon livre est décentré. Le thème du débat et ses modalités ont été soigneusement pensés par *certaines* intervenants de la table ronde, sans consulter les autres, dont moi-même. Avant même le débat, le débat est orienté. Une des choses de base que j'ai apprises en organisant de nombreux dialogues œcuméniques ou interreligieux, c'est que le thème, les intervenants et le déroulement doivent être approuvés par tous *avant le débat* pour que celui-ci ait lieu dans de bonnes conditions.

Mais au-delà de mon regret et de mon étonnement, c'est la formulation même de la question retenue qui est problématique : Vers une société sans théologie ?

Cette question, pour le moins nébuleuse, a besoin d'être clarifiée. De quelle société et de quelle théologie parlons-nous ? Parler de société sans qualificatif et de théologie sans qualificatif, cela ne veut rien dire.

La question sous-entendue est probablement alors : « Vers une société occidentale -ou suisse- sans théologie chrétienne ? » Là encore le thème serait trop vaste tant la société est complexe. Pour bien y répondre, il aurait fallu inviter des représentants de la société (monde politique, agricole, économique, éducatif, académique, culturel, etc.). Pendant plus de vingt ans j'ai vécu de tels débats avec bonheur. Or il s'avère que ce sont bien quatre professeurs de Facultés de théologie et une responsable d'Église qui ont été invités à cette table ronde. Au centre, ce sont bien les Facultés de théologie et les Églises. La question que je vais privilégier est dès lors la suivante : « Vers des Facultés de théologie -vaudoise, genevoise et neuchâteloise- sans théologie chrétienne ? »

S'il s'avère vrai, comme je vais essayer de le montrer, qu'il y a une perte de l'identité chrétienne dans certaines Facultés de théologie, et qu'il y a une perte d'un lien fécond entre théorie et pratique, entre désengagement et engagement, alors cela a des conséquences importantes pour l'avenir des Universités, des Églises et de l'ensemble de la société.

Une Faculté de théologie sans théologie chrétienne favorise une société sans théologie chrétienne.

Vers une société sans théologie ? Quelques thèses

Shafique Keshavjee

7 octobre 2010, Uni-Bastions, Genève

Quelle société ? Quelle théologie ? Quelques analyses et incidences.

I. Les changements de société et leurs incidences sur les Universités

1. La société occidentale est saturée de théologies/théologies (discours sur Dieu/le Divin). Elle devient à la fois plus « sécularisée » et plus « polythéiste ».

La *société* n'est pas sans discours sur Dieu. Ces discours ne sont pas forcément raisonnés (théologie dans le sens technique), mais ils sont omniprésents. La société *occidentale* a été marquée notamment par un héritage judéo-chrétien, gréco-romain et païen. Aujourd'hui elle est devenue un supermarché des croyances et des incroyances. Les discours pluriels et contradictoires sur l'absence ou la présence, l'inexistence ou la pertinence des anciens et nouveaux « dieux » (Dieu, Allah, Bouddha, Energie Cosmique, Nature, Matière, Raison, Pouvoir, Argent, Consommation, Nation, Tribu, Plaisir, Pulsions, Stars...) sont pléthoriques.

2. A l'image de l'égalité des citoyens devant l'Etat, cette société tend à privilégier l'équivalence des convictions (religieuses ou non) devant le Mystère.

Il n'est pas politiquement correct d'affirmer que certaines croyances sont meilleures (ou moins dangereuses) que d'autres. Il est perçu comme intolérable que la majorité puisse avoir plus de droits que les minorités. Il y a une réelle tension entre la volonté de l'Etat (et de ses Universités) à protéger *également* les libertés de croyances de tous et la reconnaissance par l'Etat d'un statut *différencié* accordé aux traditions chrétiennes qui ont été au fondement des Universités (et de l'Etat).

3. Les Universités (et leurs Facultés de théologie) sont aussi habitées par ce processus de sécularisation et de polythéisme, par ce primat de l'égalitarisme et de l'équivalence.

Les Universités à la fois reflètent ces processus et les véhiculent. L'essor des sciences des religions, de l'histoire de religions particulières, de la philosophie des religions au détriment de la théologie chrétienne atteste de ces changements. Une approche *agnostique* (liée à la sécularisation) de *tous les phénomènes religieux* (liée à la polythéisation) est valorisée. De nombreux professeurs et étudiants sont tentés de privilégier *l'équidistance* (nécessaire et illusoire) au détriment de *l'engagement* (problématique et vital).

4. Dans une société de plus en plus sécularisée, il est important de tenir compte de ces évolutions et d'y répondre de manière plurielle. Les théologies convictionnelles (chrétiennes d'abord, d'autres traditions ensuite) comme les sciences des religions ont leur place à l'Université.

L'approche « sciences des religions » est précieuse par sa visée de neutralité. Accéder à des savoirs qui ne soient ni apologétiques, ni polémiques, mais historiques et herméneutiques est d'une grande utilité. A condition que les chercheurs qui se réclament de cette approche soient conscients de « tendre vers la neutralité sans pouvoir y prétendre » (et qu'ils sont à leur tour porteurs de convictions). Cette approche est aussi dangereuse. Par son « désengagement », elle forme des personnes « désengagées ». Elle offre des savoirs rationnels sectoriels, mais elle ne favorise ni le discernement ni une vue d'ensemble des problèmes.

L'approche « théologies convictionnelles » est précieuse par la clarté de son engagement. Ce n'est pas *de l'extérieur* qu'elle analyse et observe le religieux, mais *c'est de l'intérieur* d'une tradition qu'elle s'exprime et communique. Rencontrer des intellectuels qui ne sont ni neutres, ni indifférents, mais impliqués et passionnés est d'une grande richesse. Mais cette approche peut aussi être dangereuse si les penseurs de ces traditions ne sont pas ouverts à la critique et à l'autocritique.

5. Des Universités sans théologie chrétienne contribuent au développement d'une société sans théologie chrétienne.

La théologie chrétienne est certes une théologie parmi d'autres. Mais à la différence des autres, c'est la théologie qui est au fondement des Universités occidentales. De manière différenciée, un processus de déchristianisation a lieu dans les Facultés de Suisse romande et marginalise dès lors la présence de la théologie chrétienne dans la société.

II. L'évolution des Facultés de théologie à Lausanne, Neuchâtel et Genève

6. La Faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Lausanne n'est plus une Faculté de théologie chrétienne.

L'évolution de Pierre Gisel¹, notamment, et celle de la Faculté de théologie et de sciences des religions de Lausanne² est caractérisée par un *décentrement du christianisme* (volonté d'être décentré du christianisme et de décentrer le christianisme).

Le *nouveau centre* duquel ce décentrement s'opère est principalement une « théologie déthéologisée », une « théologie qui se fait formellement philosophie » (Pierre Gisel) ou de manière plus générale l'histoire ou les « sciences des religions ».

Appréciations critiques

- Le *nouveau centre* n'est pas épistémologiquement « neutre ». Il se caractérise par la *rationalité d'une conviction* se voulant méthodologiquement (et souvent ontologiquement) « autonome » et « anthropocentrée », « agnostique » voire « athée ».

- L'évolution de la Faculté n'est pas d'abord un « état de fait » mais le résultat de choix théologiques et tactiques. Une alternative aurait été - et reste - possible: valoriser l'apport des sciences des religions sans pour autant marginaliser voire éliminer de son sein la théologie chrétienne.

- Une nouvelle répartition des tâches semble se dessiner : une centralisation des sciences des religions à Lausanne et une centralisation de la « théologie chrétienne » à Genève³ (et à Neuchâtel). Dans les faits, la réalité est plus complexe.

7. La Faculté de théologie de l'Université de Neuchâtel est encore *préoccupée de théologie chrétienne*.

Centrée sur la théologie pratique universitaire, la Faculté de théologie se préoccupe prioritairement de l'interface de l'Université avec les Eglises et la société.

Appréciations critiques

- Comme la Faculté de théologie n'a qu'une seule discipline, on peut se demander légitimement si elle peut encore être appelée une *Faculté de théologie*.

- Centrée (à juste titre) sur les débats universitaires, elle peut être tentée de ne pas intégrer toutes les attentes des Eglises à l'égard de ses futurs ministres (bonne connaissance en homilétique, en théologie des ministères et des sacrements, en ecclésiologie, en missiologie...).

¹ « (...) j'ai dit en quoi il y avait à être décentré de tout *intellectus fidei*, parce qu'il convient en fin de compte **d'être décentré du christianisme ou de décentrer le christianisme** » (Pierre Gisel, *Recherches de sciences religieuses*, 96/4, 2008, p. 525). « **Je ne suis pas là pour faire l'apologie du christianisme**, mais pour en montrer les forces et les faiblesses **comme pour toute religion** » (Pierre Gisel, *VP*, sept. 2010, p. 7).

² « La Faculté **n'est plus organisée autour du christianisme et des réflexions théologiques qui en sous-tendaient l'histoire** et les réinventions incessantes. Elle est délibérément articulée à la scène religieuse, dont le christianisme est certes partie prenante (...) mais à côté d'autres traditions, et d'autres choses encore que des traditions » (Pierre Gisel, doyen, *Factualités*, 10, août 2010, p. 1).

³ « La Faculté de Lausanne est-elle désormais consacrée aux sciences des religions tandis que Genève a centralisé la théologie, comme l'exprime un ancien doyen genevois? Pierre Gisel, qui avait milité pour un autre modèle d'ensemble, admet que ce qui a été finalement décidé va dans ce sens. P.G.: Que des traditions religieuses aient leur lieu de formation, et que le christianisme ait des facultés de théologie qui soient d'abord et avant tout déterminées par la tradition chrétienne, cela me paraît légitime et utile, tant pour la tradition religieuse considérée que pour la société globale. Mais je ne pense pas que cela doive être le seul modèle pour travailler le religieux à l'Université » (« La religion de Pierre Gisel », *ProtestInfo*, 28 mai 2010). Dans ses derniers écrits, Pierre Gisel défend avec force *une* manière de faire de la « théologie » qui doit être articulée non à l'Eglise mais à la scène religieuse. Oralement, il reconnaît toutefois la légitimité d'une *autre* manière de faire la théologie articulée à la tradition chrétienne. Celle-ci est légitime à condition qu'elle soit localisée *ailleurs*. D'un côté Pierre Gisel affirme vouloir lutter contre l'homogénéisation de la société. De l'autre, par la mise à l'écart de la théologie chrétienne de l'Université de Lausanne, il contribue activement à une homogénéisation épistémologique en son sein.

8. La Faculté autonome de théologie protestante de l'Université de Genève est à la fois à distance du christianisme comme l'est celle de Lausanne et préoccupée de théologie chrétienne comme l'est celle de Neuchâtel.

La Faculté *autonome* (de l'Université ou de l'Eglise ?) de théologie *protestante* (quels protestantismes ?) de l'Université de Genève est à la fois déterminée par la tradition chrétienne et *elle n'est plus déterminée par elle*.

Certains professeurs sont clairement *centrés* sur la théologie chrétienne. D'autres en sont explicitement *décentrés*. D'autres encore privilégient un statut mixte et flou⁴.

Appréciations critiques

- Comme la Faculté de théologie n'a pas la discipline de la théologie pratique (sans laquelle la théologie n'est pas la théologie, celle-ci articulant traditionnellement des approches historiques, systématiques et pratiques) on peut se demander légitimement si elle peut encore être appelée une *Faculté de théologie*. L'extrême difficulté de la plupart des professeurs à accompagner les travaux de mémoire de Bossey (le plus souvent en théologie pratique) est révélatrice de ce manque. L'absence de la théologie pratique appauvrit toutes les autres disciplines de la Faculté.

- Le *statut de l'histoire* en Faculté de théologie « protestante » est problématique. Discipline indispensable pour le travail du théologien (comme le sont les disciplines des sciences des religions, de la philosophie, des sciences de la nature, notamment) *elle n'est pas une discipline théologique*. Refusant de se fonder (à juste titre) sur des catégories dogmatiques, l'historien qui choisit de se cantonner à l'histoire, et de ne pas aussi faire de la théologie, pourrait, ou peut-être même devrait, enseigner dans une autre Faculté. Si l'historien a le devoir d'étudier les évangiles « canoniques » *comme* les évangiles « apocryphes »⁵, le théologien chrétien qui étudie l'histoire, s'il demeure chrétien, a le devoir de rendre compte des raisons de maintenir le canon. Alors que l'historien doit tendre à étudier les protagonistes de l'histoire du christianisme sans porter de « jugement de valeur » le théologien chrétien doit aussi se demander quels discours ont été les plus conformes à la *vérité du discours chrétien sur Dieu*.

- Le *statut de la méthode historico-critique* en Faculté de théologie « protestante » est problématique. Méthode indispensable pour le travail du théologien, *elle n'est pas une méthode théologique*, mais une méthode historique à « *relevance théologique* » (D. Marguerat). Caractéristique d'une lecture « protestante » (?) de la Bible, elle véhicule principalement une manière de voir le monde héritée du siècle des Lumières et se voulant « *arrachée au pouvoir de l'Eglise* »⁶.

Ainsi, l'histoire et l'exégèse sont ou peuvent être enseignés de manière non théologique.

L'avertissement de W. Pannenberg est salutaire :

[Les disciplines historiques et exégétiques] « **dans la mesure où elles travaillent selon la méthode historico-critique** » n'ont plus pour sujet « **la vérité du discours chrétien sur Dieu** ».[Cette charge revient dès lors à la (seule) dogmatique.] « Elle doit porter cette charge non seulement pour accomplir sa tâche spécifique, mais aussi comme service pour la théologie en général. Le travail de la dogmatique porte aussi sur le caractère spécifiquement théologique des autres disciplines théologiques. **Elles sont « théologiques » dans la mesure où elles participent à la tâche dogmatique de la théologie** » (Wolfhart Pannenberg, *Théologie systématique*, 2009, p. 19s.).

⁴ « L'enseignement de la théologie à l'Université n'a **pas pour but de susciter la foi ni d'évangéliser**. La théologie est une boîte à outils analytique qui doit **rendre intelligible la foi** » (Andreas Dettwiler, *VP*, sept. 2010, p. 6).

⁵ Enrico Norelli, excellent chercheur, est hostile à la théologie chrétienne au sein de sa discipline à l'Université (et parfois en dehors de sa discipline à l'Université). « (...) il n'y a pas de raison de traiter séparément les évangiles canoniques et les apocryphes : cette distinction s'est opérée plus tard et elle se fonde sur des catégories dogmatiques, mais non historiques ou littéraires. » (Enrico Norelli et Claudio Moreschini, *Histoire de la littérature chrétienne ancienne grecque et latine. 1. De Paul à l'ère de Constantin*, Genève, Labor et Fides, 2000, p. 55).

⁶ « La méthode historico-critique est sans doute l'expression classique de la façon dont **le protestantisme** a lu la Bible en situation de modernité. Cette méthode prend son essor durant le siècle des Lumières. (...) De façon globale, on peut dire que l'objectif de la méthode historico-critique consiste à établir *le sens premier* d'un texte à **l'exclusion** de tout autre. Par sens premier d'un texte, il faut entendre le sens que ce texte revêtait dans son contexte de communication initial. Cet établissement du sens premier du texte est conduit selon une **méthodologie qui se veut scientifique** et régulée par une déontologie trouvant sa source dans **l'humanisme des Lumières**. La **dimension polémique** du projet est évidente : l'interprétation de l'Écriture est **arrachée au pouvoir de l'Eglise** ; elle est désormais l'apanage d'une lecture qui se veut **autonome, rationnelle et critique**. (...) Dans le champ du travail historico-critique, le consensus se constitue par *voie discursive*. La solidité de l'argumentation et sa clarté sont prépondérantes. Le lieu où s'établit ce **consensus** est **l'auditoire universel**, c'est-à-dire la **communauté des esprits qui souscrit à cette règle** dans l'élaboration du savoir. Les **arguments d'autorité et les convictions a priori ne sauraient être pris en considération** » (Jean Zumstein, « Bible » in *Encyclopédie du protestantisme*, Quardige/PUF, 2006, p. 122-123.)

- Le *statut de l'éthique* en Faculté de théologie « protestante » peut aussi être problématique. Enseignée parfois comme éthique philosophique et d'autres fois comme éthique théologique, elle n'est pas nécessairement et explicitement centrée sur la vérité chrétienne.

- Le *statut de la philosophie* en Faculté de théologie « protestante » peut aussi être problématique. Elle peut viser à déployer une « philosophie des religions » (sans lien avec la théologie chrétienne, cf. la nouvelle revue *ThéoRèmes*) ou encore à rendre compte de la différence du Dieu de Jésus-Christ et du Dieu des philosophes.

En résumé, ce n'est pas seulement la Faculté de théologie et de sciences des religions de Lausanne qui est décentrée de la théologie chrétienne, mais aussi une partie importante des recherches de la Faculté de théologie de Genève. Pour le dire autrement, ce ne sont pas seulement les chercheurs en sciences des religions (de Lausanne) qui sont à *juste titre* décentrés du christianisme et qui veulent décentrer le christianisme, il en est de même des historiens et des exégètes qui choisissent de travailler *uniquement* selon les méthodes historico-critiques, et des éthiciens ou des philosophes qui ne cherchent pas *centralement* à prendre pour sujet « la vérité du discours chrétien ».

9. Les divergences et incompatibilités épistémologiques de la Faculté de Genève génèrent des tensions institutionnelles et relationnelles.

Trois exemples.

1. Les cultes de Faculté relancés par deux professeurs et quelques étudiants ne peuvent pas être signalés officiellement par le sigle de la Faculté.

2. Le collège des professeurs –à une exception près- n'a pas osé demander que le prochain professeur de théologie systématique [protestante] soit de confession protestante. (Heureusement que le Conseil de Fondation s'est démarqué de cet avis).

3. Même si tous peuvent profiter des décentrements, des étudiants chrétiens sont souvent heurtés par l'approche déchristianisée des textes bibliques et peu valorisante de la vie ecclésiale, alors que des étudiants d'autres convictions (agnostiques, athées, musulmanes, bouddhistes...) sont souvent surpris par la trop grande place accordée au christianisme.

III. Une analyse critique de l'évolution des Facultés de théologie

10. Le décentrement de la foi chrétienne est nécessaire dans une formation de théologie chrétienne. Mais si ce décentrement ne conduit pas à un nouveau recentrement sur la foi chrétienne alors ce n'est pas de la théologie chrétienne.

Les Facultés de théologie d'autres confessions chrétiennes ont clairement gardé ce centre (orthodoxes, catholiques, évangéliques, œcuméniques...).

Ainsi, comme rappel et comme exemple, l'affirmation forte de Benoît-Dominique De la Soujeole, professeur de théologie dogmatique à l'Université de Fribourg.

« J'enseigne la théologie, c'est-à-dire une discipline par définition confessionnelle puisqu'elle repose sur la foi que l'on cherche à comprendre. **Supprimer la foi comme point de départ**, animation constante et point de vérification de la réflexion rationnelle, **c'est tout simplement supprimer la théologie** » (Benoît-Dominique De la Soujeole, « La théologie a-t-elle sa place à l'Université ? », *Sources*, XXXVI, 4, juillet-août 2010, p. 205).

Alors que certains professeurs de « théologie protestante » ne veulent plus « susciter la foi ou évangéliser », d'autres gardent un sens fort de la transmission de l'Évangile.

« La tâche pratique de la théologie qui demeure actuelle pour nous : « (...) **porter au langage l'Évangile, la « bonne nouvelle » de Jésus-Christ, de manière à interpeller les humains au cœur de leurs interrogations fondamentales**, comme le firent les premières générations de chrétiens. N'est-ce pas cet effort homologique que les théologiens et théologiennes universitaires accompagnent de manière critique, **quel que soit le point qu'elles ou ils occupent sur l'arc des disciplines théologiques ?** » (Pierre Bühler, *RTP*, 140, 2008, p.362).

11. Pour faire face à la sécularisation de la société, les Facultés de théologie ont pensé trouvé un secours en privilégiant l'histoire et en s'alliant aux sciences des religions. Ce « mauvais calcul », loin de répondre au problème de la crise de la théologie, ne fait que l'accentuer.

L'avertissement de Michel de Certeau est utile :

« Dans sa misère, la théologie regarde vers la porte. Elle pense trouver un secours chez les voisins, les sciences religieuses. C'est un mauvais calcul (...) ». (Michel de Certeau, « La misère de la théologie » in *La faiblesse de croire*, Paris, Seuil, 1987, p. 251).

12. Dans une Faculté de théologie chrétienne (protestante, catholique, orthodoxe, œcuménique) les approches se prétendant « désengagées » ont une place à condition qu'elles n'occupent pas une place centrale, mais uniquement auxiliaire.

Le drame des Facultés de théologie chrétienne c'est qu'elles ont ouvert avec hospitalité leur lieu à des chercheurs travaillant selon des méthodologies agnostiques et athées (voulant profiter à juste titre de leurs apports) et que quelques années plus tard, ce sont ces chercheurs (qui n'avaient pas trouvé d'accueil dans d'autres Facultés) qui disent maintenant aux théologiens chrétiens que leur place est ailleurs.

13. Si la théologie [protestante réformée] est si peu audible et visible dans la société sécularisée, c'est parce qu'une pensée sécularisée est extrêmement présente au sein de cette théologie.

Les sociologues distinguent la sécularisation *interne* (réinjection dans l'institution religieuse de modes de pensée et faire séparés d'elle) de la sécularisation *sectorielle* (transfert d'activités anciennement régies par les institutions religieuses vers le domaine public).

Or les théologiens protestants (des Universités d'Etat) ont été très actifs dans ces deux domaines. Et cela, bien plus que les théologiens des autres confessions.

Stanley Hauerwas, à la suite de Gavin D'Costa⁷, considère que la « prière est une forme de résistance » à la sécularisation des études en théologie⁸. Et Karl Barth avait déjà affirmé avec force que « l'acte premier et fondamental du travail théologique, l'acte qui ne cessera pas de donner le ton aux autres, c'est la *prière* »⁹.

Selon Benoît-Dominique De la Soujeole, la prière est précisément ce qui différencie la théologie des sciences des religions. D'où sa détermination à commencer ses cours par la prière.

La place de la spiritualité en théologie est donc posée avec force¹⁰.

Et aussi la question du lieu d'enracinement de l'instance critique que la théologie apporte à la société.

14. La théologie chrétienne n'est féconde que si elle est en interaction constante avec l'ensemble de l'Université, des Eglises et de la société.

Ces avertissements de deux théologiens sont salutaires.

« Ce qui inquiète dans la théologie académique plus particulièrement n'est pas en premier lieu le fameux fossé entre l'exercice critique propre à l'université et la foi des simples chrétiens ; et jusqu'à un certain point cette tension est inévitable voire nécessaire. Plus inquiétant est, d'un côté le déséquilibre entre les efforts théoriques et organisationnels entrepris à l'université et, de l'autre, **le fait que la théologie reste sans effets dans l'Eglise et la société**. Quelle réelle différence nous apportent les instituts, la spécialisation toujours plus poussée, les théorèmes toujours plus affinés, l'avalanche de livres sur le marché ? La théologie dont nous prétendons volontiers qu'elle rend un service critique indispensable à l'Eglise, à la société, aux communautés humaines, exerce-t-elle une quelconque efficacité ? Certes, on peut espérer que la théologie académique contribue, via des étudiants et les futurs pasteurs et acteurs sociaux, à des changements de climat. Mais la disproportion demeure et **l'on se demande si l'effort épistémologique, accru et parfois hypertrophié, ne sert pas essentiellement à sauver**

⁷ Gavin D'COSTA, *Theology in the Public Square: Church, Academy and the Nation*, Blackwell Publishing, 2006.

⁸ Cf. la section « La prière comme forme de résistance » de son chapitre « The State of the Secular: Theology, Prayer and the University » in *The State of the University. Academic Knowledge and the Knowledge of God*, Oxford, Blackwell Publishing, 2007, p. 181-186.

⁹ Karl BARTH, *Introduction à la théologie évangélique*, Genève, Labor et Fides, 1962, p. 128.

¹⁰ Comparer l'affirmation d'Andreas Dettwiler : « (...) la vocation première de la Faculté de théologie n'est **pas de répondre à la quête spirituelle** des étudiants » (VP, sept. 2010, p. 6) avec le projet du philosophe athée André Comte-Sponville : « **Qu'est-ce que la spiritualité? C'est la vie de l'esprit.** (...) Nous sommes des êtres **finis ouverts sur l'infini** (...) des êtres éphémères, ouverts sur l'éternité, des êtres relatifs, ouverts sur l'absolu. Cette **ouverture**, c'est **l'esprit même**. La **métaphysique consiste à la penser**; la **spiritualité, à l'expérimenter**, à l'exercer, à la vivre » (*L'esprit de l'athéisme. Introduction à une spiritualité sans Dieu*, Paris, Albin Michel, 2006, p.146-147).

pour la théologie une place au soleil universitaire et auprès de l'intelligentsia » (Klauspeter Blaser, *La théologie au XXe siècle*, Lausanne, l'Age d'Homme, 1995, p.486s.).

« Beaucoup de nos futurs professeurs de théologie académique n'ont jamais trouvé le temps d'être pasteurs. Je ne veux rien dire à leur rencontre, mais en dernier ressort, **je ne fais confiance à aucun professeur de théologie** – excepté peut-être à des professionnels de l'exégèse et de l'histoire- **qui n'a pas consacré beaucoup de temps comme pasteur**, visité les vieux et les malades, enterré des enfants et des jeunes gens et qui a dû prêcher chaque dimanche sans beaucoup d'idées » (Dietrich Ritschl, *The Logic of Theology*, London, SCM Press, 1986, p. 295).

15. Le cœur de la théologie chrétienne est un processus dynamique de décentrement et de recentrement (Trinité, Incarnation, résurrection de Jésus, amour de l'ennemi, Eglise pour les autres...).

C'est parce que ce dynamisme est si précieux qu'il doit être protégé et proposé à tous.

16. Aussi longtemps qu'une Institution est incapable de se décentrer d'un centre rigide (par ex. une unique manière d'être professeur ou pasteur, de faire de la théologie ou d'enseigner) il est parfois préférable se décentrer d'une telle Institution.

Un sociologue qui s'est penché sur le métier d'exégète a rendu attentif à l'évolution des rôles dans les Eglises et les Universités.

« Le schème ancestral du pasteur divisé entre la chaire et la bibliothèque s'efface devant le polygraphe chercheur enseignant, expert et suivant les cas théologien, essayiste ou romancier » (Pierre Lassave, « Ce que les Ecritures saintes font à leur science. Vers une sociologie de l'exégèse biblique contemporaine », *Archives de Sciences Sociales des Religions*, 139, juillet-septembre 2007, p. 62).

Il est dommage que cette évolution n'ait pas été reconnue au sein de la Faculté de théologie de Genève. Il y a plusieurs manières d'être professeur, chercheur, enseignant et auteur. Si cette diversité avait été reconnue au sein de la Faculté de théologie de Genève, bien des dégâts auraient pu être évités. Mais peut-être une prise de conscience, même tardive, à défaut de regret, voire d'excuses, pourra-t-elle favoriser dans l'avenir une réelle liberté et pluralité dans la recherche et l'enseignement. Pour le bien de tous.

IV. Des propositions concrètes pour les Eglises

17. Les Eglises doivent prendre conscience de l'évolution des Facultés de théologie et en informer leurs membres. Elles doivent aussi déterminer avec clarté quelles sont leurs exigences au niveau de la formation de leurs futurs ministres et le faire savoir aux Facultés.

Tout ce qui de cette formation n'est pas -ou ne pourra plus- être assumé par les Facultés de théologie devra être assumé de manière *complémentaire* dans *un autre lieu* par les Eglises.

18. Si la déchristianisation qui s'est opérée à Lausanne s'étendait à Genève et à Neuchâtel, les Eglises devraient envisager la création d'un lieu alternatif de formation.

Pour freiner cette déchristianisation, les Eglises doivent être plus attentives aux nominations et renouvellements des professeurs pour y faire valoir leurs attentes (et celles de l'Etat, pour les Eglises encore liées à lui).

19. Si les Facultés de théologie choisissaient de ne plus assumer le rayonnement d'une théologie chrétienne explicite à l'Université, les Eglises devraient se réapproprier cette mission.

Les Eglises ont été au fondement des Universités en Occident. Par cela elles signalent à la fois leurs *besoins* de connaissances et leurs *responsabilités* à l'égard de ces connaissances.

20. Seule une théologie chrétienne fière de son identité (à l'Université, dans les Eglises, chez des particuliers) empêchera la société de demain d'être sans théologie chrétienne.

La grâce détruit l'orgueil, mais elle suscite aussi la fierté. Une théologie chrétienne humble et fière se vit en de multiples lieux. Par elle la grâce -qui fait passer à travers les impasses- devient signe d'espérance pour tous.

Conclusion

J'ai commencé par des remerciements, des regrets et des étonnements.
Je finirai par des regrets, des remerciements et des espérances.

Regrets. Je suis en Occident sans être un Occidental (mon regard a été profondément marqué par les pays du Sud). Je suis dans l'Eglise protestante sans être seulement de l'Eglise protestante (mon expérience a été nourrie par mes engagements œcuméniques, interreligieux et dans la société). J'ai été cinq ans en Faculté de théologie sans être seulement d'une Faculté de théologie (ma formation s'est aussi faite dans les sciences sociales et dans les sciences des religions). D'où peut-être une certaine liberté de parole et certainement de divergences de vues. Comme j'ai pu l'écrire au rectorat de Genève, je regrette « qu'une réelle pluralité dans la manière d'être professeur et chercheur n'ait pas été reconnue et valorisée au sein de cette Faculté ». Je regrette aussi que la Faculté de théologie de Lausanne se soit tellement décentrée de son trésor chrétien et que la Faculté de théologie de Genève soit traversée de courants contradictoires, trop peu respectueux les uns des autres et, trop souvent, décentrés d'une théologie pratique préoccupée par les questions de vie et de mort de nos Eglises et de nos sociétés.

Remerciements. Cela dit, et comme je l'ai écrit dans mon dernier livre, je suis reconnaissant pour tout ce que j'ai reçu de nombreux professeurs, assistants et étudiants des Facultés de Suisse romande. Je suis en particulier reconnaissant pour ce que j'ai pu vivre avec l'Institut œcuménique de Bossey et avec l'Institut d'études supérieures en théologie orthodoxe de Chambésy. Mes expériences positives et négatives vont inspirer mes prochains livres.

Espérances. Les étudiants d'ici et d'ailleurs me donnent courage. Et je n'ai aucune crainte pour l'avenir de la théologie chrétienne dans le monde. Même si celle-ci devait être encore plus marginalisée dans les Facultés de théologie d'Etat d'Europe de l'Ouest, Dieu suscite des vocations ailleurs. Et même si les Eglises protestantes historiques devaient disparaître dans leur forme actuelle, l'Eglise du Christ continuera d'être vivante. Je ne pars ni en me lavant les mains ni en secouant la poussière de mes sandales, mais en espérant que la Faculté de théologie de Genève, le Conseil de Fondation et les Eglises protestantes de Suisse romande assument des lignes plus claires. Et cela pour que les formations académiques et ecclésiales dans leurs spécificités et leurs complémentarités soient améliorées.

J'aimerais conclure mes dernières paroles publiques dans cette Faculté en tant que professeur, par une belle citation de Bernard Rordorf (qui a été professeur de théologie systématique dans cette Faculté et qui continue, heureusement, d'y donner quelques cours). Elle est tirée d'un article intitulé « La vérité du christianisme ».

[« (...) Jésus meurt dans une solitude grandissante, abandonné de tous, sans que personne ne prenne sa défense. Les autorités religieuses l'ont exclu de la communauté du peuple, ses disciples ont pris la fuite, la foule se moque de lui et même ceux qui sont crucifiés avec lui l'injurient. Quant à Dieu, il garde le silence et laisse les ténèbres se répandre sur la terre, au point que tout laisse penser que lui aussi se désolidarise de Jésus.» (...) en ressuscitant Jésus, Dieu s'oppose au jugement prononcé par les hommes sur Jésus et même il casse ce jugement. (...) Dieu intervient comme instance ultime et ultime recours : face au jugement des hommes, il pose son propre jugement et ce jugement en vérité le révèle lui-même. »]

« La vérité du christianisme trouve donc son origine et son critère dans la résurrection du crucifié, l'acte par lequel Dieu s'est identifié à l'histoire de Jésus. Cette identification constitue l'enjeu essentiel et premier de toutes les expressions de la foi chrétienne, que ce soit dans le domaine du culte, de la morale et de la théologie » (Bernard Rordorf, *Liberté de parole*, Genève, Labor et Fides, 2005, p. 238, 241).

Mon espérance est que, dans les Facultés de théologie et ailleurs, nombreux soient celles et ceux qui se laissent recentrer par la Résurrection du Crucifié. En elle se trouve la Vie pour les Universités, les Eglises et les sociétés.